



Fabula / Les Colloques

**Voyages imaginaires et récits des autres mondes
(XIXe-XXIe siècles)**

Les mondes de la lune, une rêverie ordinaire

Patrick Désile



Pour citer cet article

Patrick Désile, « Les mondes de la lune, une rêverie ordinaire », *Fabula / Les colloques*, « Voyages imaginaires et récits des autres mondes (XIXe-XXIe siècles) », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document4805.php>, article mis en ligne le 22 Septembre 2017, consulté le 03 Juin 2025

Les mondes de la lune, une rêverie ordinaire

Patrick Désile

Une horloge, une montre, un coussin, une cravate, une tasse, une assiette, un bracelet, un collier, une broche... Ce sont quelques-uns des « produits dérivés » qui reproduisent le motif de la lune éborgnée par un obus du *Voyage dans la lune* de Georges Méliès. Le ressassement de cet emblème bouffon semble désigner un grand commencement, une aube : l'émergence du cinéma de science-fiction (bien que les puristes aient quelques réserves à ce sujet), l'émergence même du cinéma narratif (non qu'il s'agisse du premier film narratif, bien entendu, mais son métrage inhabituel et son succès l'ont fait considérer comme inaugural), l'annonce, aussi, bien sûr, de l'exploration de l'espace... Un film prémonitoire, enfin, et à plus d'un titre, annonciateur du siècle spectaculaire et technique qui commençait alors.

Derrière ce *Voyage* se profilent bien sûr ses « sources d'inspiration », dont le recensement constitue un exercice un peu convenu¹. L'œuvre la plus souvent citée, c'est évidemment le roman de Jules Verne *De la Terre à la Lune*, qui fut d'abord publié en feuilleton, dans *Le Journal des débats*, en 1865, et dont la suite, *Autour de la Lune*, parut en 1869 dans le même périodique. On a pu mettre en cause la légitimité de cette référence, sous prétexte, notamment, de l'éloignement chronologique. Mais les romans de Jules Verne n'avaient pas cessé d'être réédités, ils venaient encore de l'être en 1902. En 1896, l'ouvrage de Pierre de Sélènes, *Un monde inconnu. Deux ans sur la Lune*² était présenté comme une suite des romans de Jules Verne, auquel il était d'ailleurs dédié : il s'agissait d'une réplique du voyage de Michel Ardan et de ses compagnons, voyage aboutissant cette fois à l'alunissage et à la rencontre des Sélénites. Les romans de Jules Verne faisaient donc incontestablement référence, et bien des éléments du film de Méliès, à commencer par le moyen de locomotion, l'obus tiré par un canon géant, leur sont empruntés. Plusieurs tableaux de l'opéra-féerie d'Offenbach *Le Voyage dans la Lune*³, créé en 1875, mais qui venait d'être repris en 1892 et dont de nombreuses photographies circulaient ont sans doute aussi inspiré Méliès. L'idée de la rencontre des Sélénites, qui ne figure pas

¹ Parmi les travaux récents qui renouvellent l'étude de la genèse du *Voyage dans la Lune*, il faut citer : Matthew Solomon (dir.), *Fantastic voyages of the cinematic imagination. Georges Méliès's Trip to the moon*, Albany, State University of New York Press, 2011.

² Pierre de Sélènes (pseudonyme d'A. Bétolaud de La Drable), *Un monde inconnu. Deux ans sur la Lune*, Paris, Ernest Flammarion, 1896.

³ *Le Voyage dans la Lune*, opéra-féerie en quatre actes, paroles d'Albert Vanloo, Eugène Leterrier, Arnold Mortier, musique de Jacques Offenbach, représenté pour la première fois à Paris au théâtre de la Gaîté le 26 octobre 1875, Paris, Tresse, 1878.

chez Verne mais joue un rôle essentiel chez Offenbach (et ailleurs), aurait cependant été puisée, selon Georges Sadoul⁴, dans le roman d'Herbert George Wells, *Les Premiers Hommes dans la Lune*⁵, publié en 1901 et très rapidement traduit en français. Enfin, Thierry Lefebvre a relevé que, la même année, les visiteurs de l'Exposition panaméricaine de Buffalo se voyaient proposer *A Trip to the Moon*, un voyage vers la Lune à bord du vaisseau Luna, qui leur permettait de rencontrer des Sélénites⁶.

Mais on pourrait ajouter qu'en France même, plusieurs métiers forains, qui n'étaient, certes, que des grandes roues ou des balançoires, portaient, à la fin du XIX^e siècle, le nom de « Voyage dans la Lune »... Et d'une manière générale, on se méprend peut-être en limitant à quelques œuvres célèbres, à quelques dispositifs remarquables, les références de Méliès. Cette manière de recherche de parentèle semble prolonger l'opinion spontanée selon laquelle des œuvres notoires se succèderaient, chacune s'inspirant de la précédente et toutes, ici, « annonçant » les temps futurs. Mais la figure du voyage vers la Lune appelle sans doute une pensée plus élaborée des pratiques culturelles et esthétiques et du fonctionnement de l'imaginaire. La Lune, avant d'être l'objet d'une possible conquête, ne figura-t-elle pas, dans l'ordre du visible, l'Autre Monde par excellence ?

Rêveries d'un Autre Monde

Parmi les occurrences de la figure du voyage vers la Lune dans les années 1900, il en est une que, significativement, sans doute, on relève rarement. *Cyrano de Bergerac*, pourtant, avait eu un prodigieux succès en 1897, et le voyage lunaire y était bien évoqué, dans la scène XI du troisième acte, quand Cyrano, qui doit retenir un moment le comte de Guiche, fait mine de tomber de la Lune, puis énumère sept moyens de s'y rendre⁷... Or, *l'Histoire comique des États et Empires de la Lune et du Soleil* avait connu de nombreuses rééditions pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, en 1858, 1875, 1886, 1889, et encore en 1897 et 1898 et le texte en était bien connu. Victor Fournel, dans *La Littérature indépendante et les écrivains oubliés*, écrivait déjà en 1862 :

⁴ Georges Sadoul, *Histoire générale du cinéma*, vol. 2, *Les Pionniers du cinéma (de Méliès à Pathé)*, 1897-1909, Paris, Denoël, 1947, p. 221.

⁵ Herbert George Wells, *The First Men in the Moon*, London, G. Newnes, 1901, trad. fr. Henry-D. Davray, *Les Premiers Hommes dans la Lune*, Paris, F. Juven, 1901.

⁶ Voir Thierry Lefebvre, « *Le Voyage dans la Lune*, film composite », in Jacques Malthête et Laurent Mannoni (dir.), *Méliès, magie et cinéma*, Paris, éd. Paris-Musées, 2002, p. 172-192.

⁷ Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1898, p. 140-147.

Qui ne connaît le début de la première de ces *Histoires comiques* ?

« La Lune estoit en son plein, le ciel estoit découvert, et neuf heures du soir estoient sonnées, lorsque revenant de Clamart près Paris... les diverses pensées que nous donna cette boule de safran nous défrayèrent sur le chemin, de sorte que les yeux noyés dans ce grand astre, tantôt l'un le prenoit pour une lucarne du ciel, tantôt un autre assuroit que c'estoit la platine où Diane dresse les rabats d'Apollon ; un autre, que ce pouvoit bien estre le soleil lui-même, qui s'estant au soir dépouillé de ses rayons, regardoit par un trou ce qu'on faisoit au monde quand il n'y estoit pas⁸ »...

Les critiques de la pièce de Rostand ne manquaient d'ailleurs pas de faire référence à l'œuvre de Cyrano de Bergerac⁹. Il y avait donc une superposition de temporalités, et les représentations de ces voyages verniens dont on escomptait sans doute que la science les rendrait un jour possibles se mêlaient à des imaginations séculaires (d'ailleurs teintées de scientificité : Cyrano de Bergerac, comme on sait, était libertin et disciple de Gassendi, lui-même grand observateur de la Lune).

Il faut cependant souligner qu'il n'existait encore, en 1900, aucune possibilité scientifiquement fondée de s'arracher à l'attraction terrestre. C'est précisément dans les toutes premières années du XX^e siècle, avec la publication par le russe Konstantin Tsiolkovski, en 1903, de *L'Exploration de l'espace cosmique à l'aide d'engins à réaction*, qui pose les principes de la propulsion à réaction et de la fusée à étages, puis, dans les années ou les décennies suivantes, avec les travaux du physicien américain Robert Goddard, qui réussit le lancement et le guidage de plusieurs fusées, ou de l'allemand Hermann Oberth qui développa ces techniques en Europe, que furent jetées les bases de l'astronautique¹⁰. Mais jusque-là, pendant tout le XIX^e siècle, le voyage vers la Lune est simplement impossible, il n'est qu'une rêverie, nourrie, certes, et de plus en plus, de savoirs scientifiques (Jules Verne en sature son récit) qu'on peut cependant dire souvent ornementaux, et surtout de représentations figurées plus ou moins rigoureuses (dessins, gravures, puis photographies¹¹), mais aussi de fantaisies et de spéculations anciennes...

⁸ Victor Fournel, *La Littérature indépendante et les écrivains oubliés : essais de critique et d'érudition sur le XVII^e siècle*, Paris, Librairie académique Didier & Cie, 1862, p. 95.

⁹ Voir par exemple « Les premières », *Le Gaulois*, 29 décembre 1897, p. 3.

¹⁰ Voir par exemple à ce sujet Alain Beltran et Pascal Griset, *Histoire des techniques aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Armand Colin, 1990.

¹¹ La première photographie réussie de la Lune fut réalisée en 1840, sur plaque, en une demi-heure, par John William Draper. En 1852, Warren de La Rue mit à profit la technique du collodion humide, plus sensible que les plaques, pour réaliser des clichés de la surface lunaire. Rutherford en obtint des images extrêmement détaillées, les « lunes de Rutherford », à partir de 1858, grâce, notamment, à une lunette perfectionnée. À la fin du siècle, enfin, un programme systématique de prises de vues aboutit à publication de *l'Atlas photographique de la Lune* par Maurice Loewy et Pierre-Henri Puisseux, entre 1896 et 1910 (voir par exemple à ce sujet Michel Frizot (dir.), *Nouvelle Histoire de la photographie*, Bordas, 1994, p. 277-280).

C'est en somme cette rêverie (au sens, disons, que donnait à ce mot Richelet : « Action de l'esprit qui pense, rêve, et songe profondément à quelque chose¹² »), cette rêverie ordinaire dont nous proposons de restituer un peu les complexités, en abandonnant là les quêtes de filiations et de prémonitions, et en nous attachant encore à quelques œuvres célèbres, mais surtout à des spectacles, à des images, à des récits modestes et souvent oubliés. Nous nous en tiendrons, pour l'essentiel, au domaine français, au XIX^e siècle, et bien sûr au seul thème du *voyage* vers la Lune, ou du moins de la pensée d'un tel voyage...

La Lune à un mètre

Car c'est un premier point : ce voyage est illusoire, et ce fantasme naît d'une contemplation. Et sans doute en fut-il ainsi de longtemps. Le *Songe* de Kepler (publié en 1634, mais médité pendant plusieurs décennies) est contemporain des premières observations au télescope (que Kepler pratiquait lui-même¹³), et *L'Homme dans la Lune* de Godwin, en 1638, procède d'un très ancien motif de la littérature anglaise, celui de cet « homme dans la Lune », paysan, porteur, peut-être, d'un fagot, que laissent deviner les taches lunaires¹⁴ et auquel Shakespeare, notamment, fait allusion, dans *La Tempête*¹⁵, ou dans *Le Songe d'une nuit d'été*¹⁶. Et Cyrano lui-même, on l'a vu, contemple d'abord cette « boule de safran »...

Mais au XIX^e siècle, cette contemplation est devenue un véritable voyage pour l'œil, voyage fictif, sans doute, mais qui n'a cessé de gagner en réalisme : on peut de façon presque tangible et toujours plus précise arpenter du regard les canaux et les cratères de la Lune. Il faut d'ailleurs noter que le voyage des héros de Jules Verne est d'abord un voyage *pour l'œil* : ils se bornent à se rapprocher de la Lune pour l'observer de plus près, ils ne l'atteignent jamais. Et le pendant du canon géant qui les a propulsés, c'est le télescope géant qui a été construit pour les observer. Si le premier mesure 900 pieds¹⁷, quelque 300 mètres, le second, avec ses 280 pieds¹⁸, plus de 90 mètres, n'en est pas moins « colossal¹⁹ ». Il s'agit dans les deux cas

¹² Pierre Richelet, *Dictionnaire françois contenant les mots et les choses...*, Genève, Jean Herman Widerhold, 1680, p. 315.

¹³ Voir à ce sujet William Poole, « Le *Songe* de Kepler et *L'Homme dans la lune* de Godwin : naissances de la science-fiction, 1593-1638 », in Alexis Tadié (dir.), *La Figure du philosophe dans les lettres anglaises françaises (XVIe-XVIIIe siècles)*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2010, p. 73-86.

¹⁴ Voir à ce sujet : Juliette Dor, « The man in the moon personnage de la littérature anglaise », in Martine Jaminon (dir.), *Éclats de Lune. Entre science et imaginaire*, Liège, Maison de la science, 2013, p. 108-111.

¹⁵ William Shakespeare, *The Tempest*, acte III, scène 1, v. 138-139.

¹⁶ William Shakespeare, *A Midsummer Night's Dream*, *ibid.*, acte V, scène 1, v. 251-253.

¹⁷ Jules Verne, *De la Terre à la Lune, trajet direct en 97 heures 20 minutes*, Paris, J. Hetzel, 1868, p. 46.

¹⁸ *Ibid.*, p. 149.

d'allonger une sorte de long bras artificiel vers la Lune, comme pour se rapprocher d'elle. Or si le rapprochement physique appartient encore à la fiction, le rapprochement visuel est bien réel, et la distance s'amenuise au fil du siècle, si bien que, pour l'Exposition universelle de 1900, une « lunette monstre » est conçue, qui adopte la forme même du canon géant de la fiction (du roman de Jules Verne, de celui de Pierre de Sélènes, de l'opéra d'Offenbach, du film de Méliès) si elle n'en égale pas la longueur (mais elle mesure tout de même quelque 60 mètres²⁰).

Ce dispositif, que les journaux ont évoqué dès 1892, est d'abord connu sous l'appellation (saisissante mais fallacieuse) de « la Lune à un mètre²¹ ». Il excite alors les imaginations et inspire beaucoup de petits spectacles. Une revue de l'année 1892, pour théâtre de marionnettes, *As-tu vu la lune, mon gas*²², est jouée, en janvier 1893, par les *pupazzi* du journaliste, écrivain et marionnettiste Louis Lemerrier de Neuville. Plusieurs autres revues de fin d'année font allusion au projet de lunette géante. Ainsi, *Tout Paris en revue*²³, en 1894, aux Folies dramatiques, dont le clou est un tableau intitulé « La Lune à un mètre cinquante ». Cette pantomime est, semble-t-il, reprise isolément sous le même titre l'année suivante, au Concert parisien ; un astronome observe la Lune qui, grossissant, semble se rapprocher : « On voit successivement des taches lunaires, un paysage, des grottes sillonnées d'éclairs, un lac avec cascades lumineuses, un volcan²⁴ » ; enfin, la Lune « a l'air d'une figure, elle tire la langue à l'astronome, qui reste stupéfait²⁵ ». Une autre revue, *La Lune à un mètre*²⁶, est donnée l'année suivante au Concert Européen ; là, c'est toute l'intrigue qui gravite autour de la Lune, et parmi les personnages figurent La Lune, Demi-Lune, Pleine Lune, Petite Lune, Lune Rousse, Lune de Miel, Premier quartier et Dernier quartier...

Plusieurs chansons abordent aussi le sujet : deux en 1893, une « chanson-monologue » et une « chansonnette », qui portent le même titre, *La Lune à un mètre*²⁷, et, en 1900, *La Caboché de l'exposition : la lune à un mètre*²⁸... Il y a

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Voir par exemple la *Revue technique de l'Exposition universelle de 1900*, vol. 13, « Industries chimiques et diverses », Paris, E. Bernard & Cie, 1902, p. 99.

²¹ Le mensonge est rapidement dénoncé, et la lunette, en effet, donnera l'impression que l'on se trouve, non à un mètre, mais à quelques dizaines de kilomètres de la surface de Lune : 58 kms selon Louis Rousselet (*L'Exposition universelle de 1900*, Paris, Hachette, 1901, p. 273), 67 kms selon Armand Sylvestre (*Guide Armand Sylvestre de Paris et de ses environs et de l'Exposition de 1900*, Paris, Méricant, 1900, p. 154)...

²² Louis Lemerrier de Neuville, « As-tu vu la lune mon gas ? », *Les Pupazzi inédits*, Paris, Ernest Flammarion, s.d., p. 199-246. Le titre est une allusion à la célèbre féerie *Le Pied de mouton* (1806), comme on le verra plus loin.

²³ Hector Montréal et Henri Blondeau, *Tout Paris en revue*, revue en trois actes représentée pour la première fois à Paris aux Folies dramatiques le 9 novembre 1894, Archives nationales, F18 1014.

²⁴ *La Lune à un mètre cinquante*, pantomime représentée au Concert parisien en 1895, Archives nationales, F18 1439.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ Paul Burani, *La Lune à un mètre*, revue en deux actes, représentée pour la première fois à Paris au Concert Européen le 5 janvier 1895, Archives nationales, F18 1436.

encore des dessins humoristiques, parfois égrillards ; « Astronomie pratique²⁹ », par exemple, de Carl-Hap qui représente, de dos, une femme aux fesses rebondies est ainsi légendé : « Qui veut voir la lune à moins d'un mètre ? ». Il y a enfin, en 1898, un film de Georges Méliès, *La Lune à un mètre*³⁰, qui reprend d'ailleurs en partie le tableau à succès de 1894.

Déjà, en 1883, dans le récit illustré d'Albert Robida, *Le XX^e siècle*, la Lune a été, grâce à l'électricité, physiquement rapprochée de la Terre, « jusqu'à la distance de six cent soixante quinze kilomètres, un peu plus que la distance de Paris à Lyon³¹ » : « Le disque de notre satellite, énormément grandi, éclaire merveilleusement nos nuits et laisse apercevoir à l'œil nu les moindres détails de sa géographie³² ». Et en 1887, dans un roman d'André Laurie (pseudonyme sous lequel le journaliste Pascal Grousset publie, chez Hetzel, des romans pour la jeunesse très verniens), *Les Exilés de la Terre*, le jeune ingénieur Norbert Mauny, à la tête de la Séléné Company Limited, entreprend, grâce un électro-aimant géant installé en Afrique, de « forcer la Lune à descendre dans notre zone atmosphérique³³ ». La Lune se rapproche, en effet :

La Lune, remplissant pour ainsi dire tout un côté du ciel, sauf un intervalle bleu qui séparait son bord de l'horizon, présentait maintenant l'apparence d'un disque presque complet, d'un blanc laiteux, sur lequel des reliefs se dessinaient avec une netteté singulière. On distinguait à l'œil nu des chaînes de montagnes, des plaines hérissées de pics et de cratères, de grands espaces bleuâtres qui étaient ou des océans ou des déserts, des côtes bordées de falaises, des rochers sourcilleux, des abîmes sombres.

Au télescope, c'était bien autre chose encore, et les moindres détails du paysage apparaissaient presque aussi nettement qu'on les voit du haut d'un ballon en planant à deux ou trois mille mètres du sol³⁴.

À cause d'une maladresse, pourtant, la Lune s'éloigne de nouveau et reprend sa place originelle. Mais elle a emporté avec elle un morceau de la Terre, où se trouvaient l'ingénieur et quelques-uns de ses compagnons. On passe donc ici du seul rapprochement au voyage véritable, voyage dont la Lune elle-même est le véhicule. À la fin du roman, les explorateurs réussissent à revenir sur Terre. On se

²⁷ E. Rayel et Moullet, musique de L. Lust, *La Lune à un mètre !*, chanson monologue, 1893 ; Paul Marinier, *La Lune à un mètre !*, chansonnette, 1893.

²⁸ Edmar Tigront, musique de Georges Bloch, *La Caboché de l'exposition : la lune à un mètre*, 1900.

²⁹ Carl-Hap, « Astronomie pratique », *La Caricature*, 29 octobre 1892, p. 346.

³⁰ Georges Méliès, *La Lune à un mètre*, 1898.

³¹ Albert Robida, *Le Vingtième Siècle*, Paris, Georges Decaux, 1883, p. 395.

³² *Ibid.*

³³ André Laurie, *Les Exilés de la terre. Selene-company limited*, Paris, Hetzel, 1888, p. 78.

³⁴ *Ibid.*, p. 213.

demande alors s'ils n'ont pas été, en réalité, victimes d'une sorte de fièvre obsidionale. Les récits de voyages lunaires se terminent souvent par un tel doute conclusif.

Observation obsessionnelle

Ces fantasmes de rapprochement manifestent évidemment un désir, celui de *voir* la Lune *de près*, de toujours plus près. On l'a dit, la description des mondes lunaires imaginaires procède d'une observation, observation aisée, quotidienne, ancestrale, rêveuse, de la Lune réelle. Or cette particularité n'appartient qu'à elle : il n'en va pas ainsi pour la description d'autres mondes lointains, planètes ou même étoiles, qui ne sont guère que des points lumineux pour un observateur ordinaire, ni bien sûr, *a fortiori*, pour des mondes de pure fantaisie. Tous les récits lunaires doivent faire droit à la nécessité de concilier le visible, le savoir et la fabulation. Il y a toujours cette tension entre la proximité, la présence, et l'inaccessibilité, et entre le réel observé et l'imaginaire.

Dans la plupart des fictions qui ont pour thème le voyage vers la Lune, au XIX^e siècle, la question du voir est déterminante, et elle est marquée de plusieurs façons. Souvent, une *lunette* ou un *télescope* joue un rôle essentiel et l'intrigue s'ouvre par une observation attentive, inquiète, obsessionnelle de la Lune. Il en va un peu ainsi dans la pantomime *La Lune à un mètre cinquante*. Dans d'autres pièces, on voit le personnage principal délaisser ses proches, négliger la vie ordinaire pour se consacrer exclusivement à la scrutation de la Lune : il en est ainsi pour Bonardin, en 1830, dans une pièce représentée au théâtre de la Porte-Saint-Martin au sous-titre très révélateur, *Bonardin dans la Lune ou la monomanie astronomique*³⁵.

Au théâtre du Château d'eau, en 1871, la revue *Qui veut voir la Lune*³⁶ ?, qui s'achèvera par un séjour lunaire, commence sur le terre-plein du Pont-Neuf, où un bateleur installe un télescope, puis lance la question rituelle : *Qui veut voir la Lune ?* Ce personnage de montreur de télescope, de « qui veut voir la Lune ? » comme on disait alors parfois, a été interprété par Charles Constant, comique alors fameux que le célèbre chanteur Paulus évoque dans ses *Mémoires* :

J'applaudis Charles Constant, un comique naïf, excentrique, très fin, dont l'entrée en scène provoquait immédiatement le fou rire. Dans *Qui veut voir la lune ?* il arrivait avec son télescope qu'il mettait cinq bonnes minutes à placer convenablement ; pendant ces cinq minutes le public se tordait littéralement,

³⁵ Honoré, *Bonardin dans la Lune, ou la Monomanie astronomique*, folie en un acte représentée pour le première fois au théâtre de la Porte-Saint-Martin le 12 février 1830, Paris, J.-N. Barba, 1830.

³⁶ Hector Montréal et Henri Blondeau, *Qui veut voir la Lune ?* revue fantaisie en trois actes, représentée pour le première fois à Paris au théâtre du Château-d'Eau le 24 décembre 1871.

tellement chacun de ses gestes et ses jeux de physionomie était d'une drôlerie achevée³⁷.

Il y a donc cette insistance sur l'installation du télescope pointé vers la Lune, et elle suscite des rires inextinguibles. D'autres auteurs jouent sur la proximité de *lune* et de *lunette* : dans *De la Lune à l'Exposition*³⁸, en 1889, on apprend ainsi qu'une habitante de la Lune, nommée Lunette, a une jumelle, avec laquelle elle forme évidemment la paire de Lunettes.

Satire et fantaisie

Dans les récits lunaires du XVII^e, du XVIII^e et même du premier XIX^e siècle, la question du voir est présente, on l'a vu, mais elle est rarement centrale. Ces récits satiriques sont délibérément fantaisistes ; la Lune est l'instrument d'un décentrement, d'un déplacement dans l'imaginaire qui a plusieurs motivations ; il permet notamment la critique, la caricature ou simplement la libre intensification d'un récit, sans souci de vraisemblance ou de plausibilité scientifique.

Il en va ainsi dans le *Voyage d'un habitant de la Lune à Paris à la fin du XVIII^e siècle*³⁹, de Pierre Gallet. Le « citoyen Gallet » avait publié et offert à la Convention, en 1793, *Le Véritable Évangile*, dans lequel il soutenait que Jésus n'avait pas fait de miracles et que l'Évangile avait été « dicté par la raison⁴⁰ ». Il publia aussi, en 1822, un *Catéchisme politique*, qui portait en exergue :

Nous devons remonter au pacte naturel, pour trouver les fondemens du pacte social, et par là même les règles principales des Gouvernemens⁴¹.

Le voyage sur la Lune est souvent le moyen de décrire une société idéale, mais le *Voyage* de Gallet est surtout une critique de la société parisienne par un « Lunian ». Sorte d'Usbek extra-terrestre, Alphonaponor est envoyé de la Lune sur la Terre pour l'observer ; c'est l'occasion (motif récurrent des récits lunaires) d'une description géographique de la planète, mais surtout d'une peinture des mœurs et de l'énonciation d'une sorte de profession de foi rousseauiste, ennemie du luxe et des conflits.

³⁷ Paulus, *Trente ans de café-concert*, souvenirs recueillis par Octave Pradels, Paris, Société d'édition et de publication, 1908, p. 84.

³⁸ Jules Montier, *De la Lune à l'Exposition*, grand voyage féerique en cinq actes, représenté pour la première fois à Paris au théâtre de La Villette le 15 juin 1889, Archives nationales, F18 321 B.

³⁹ Pierre Gallet, *Voyage d'un habitant de la Lune à Paris à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, Levraut, 1803.

⁴⁰ Pierre Gallet, *Le Véritable Évangile*, Paris, impr. du Cercle social, 1793, p. II.

⁴¹ Pierre Gallet, *Catéchisme politique*, Paris, C.-J. Trouvé, 1822, p. 1.

*La Lune ou le Pays des coqs*⁴², en 1819, de Rougemaître de Dieuze, relève d'un tout autre registre. Sous couvert de récit cocasse, c'est un pamphlet ultra. Rougemaître de Dieuze est surtout connu comme pamphlétaire antibonapartiste, mais cet ouvrage, dont le titre complet est *La Lune ou le Pays des coqs, Histoire merveilleuse, incroyable et véridique contenant les principaux traits de la vie de Pélican XXXI, papa des Coqs, et du Casoar son mignon par un homme qui a voyagé dans la Lune* et qui porte en exergue « Honni soit qui mal y pense », est évidemment dirigé contre Louis XVIII (Pélican XXXI) et surtout contre le duc Élie Decazes, président du Conseil et favori du Roi (le « Balayeur général Casoar »).

Dans un registre assez proche, on pourrait citer encore ce « Manuscrit copié dans la Lune au moyen du daguerréotype⁴³ » qui rapporte l'histoire d'un royaume lunaire, celui de Chu-chu-anaya, qui ressemble fort à la France de Louis-Philippe ; son peuple y est d'abord en proie à « la fureur de parler », puis à des « passions chrysocratiques » qui le mènent à sa perte.

C'est à une forme de critique plus sociale que politique que se livre Jacques Bujault dans son « Voyage dans la Lune ». Imprimeur, avocat, député des Deux-Sèvres sous la Restauration, enfin laboureur et dispensateur de conseils de sagesse à destination des agriculteurs dans des almanachs où se mêlent renseignements pratiques, réflexions morales, proverbes, mais aussi récits édifiants, il se livre, dans l'un d'eux, à une burlesque mais vigoureuse (et d'ailleurs équivoque) admonestation féministe et antialcoolique. Un enfant conteur, Franck, se rend sur la Lune, au royaume des Picolins, dont les habitants mâles sont ainsi décrits : « Fainéans, joueurs et gourmands, ils se croisaient les bras : aux femmes, tous les travaux⁴⁴ ». Franck, avec l'accord de la reine Fine-Finette, met au point un plan. Les femmes deviennent soldats, font fermer les cabarets et disparaître le vin du royaume ; elles s'arrogent tous les postes de commandement ; les hommes sont contraints de quitter la culotte, de prendre le cotillon, le casaquin et la coiffe et de proclamer : « L'homme est le bétail de la femme. – La femme commande, l'homme obéit⁴⁵. »

Aérostation

Dans ces récits, le moyen de locomotion est, significativement, purement magique : des éléphants ailés, un cheval ailé ou un char tiré par des oiseaux ; dans le

⁴² C. J. Rougemaître de Dieuze, *La Lune ou le Pays des coqs, Histoire merveilleuse, incroyable et véridique, contenant les principaux traits de la vie de Pélican XXXI et du Casoar, son mignon*, Paris, Germain Mathiot, 1819.

⁴³ « Manuscrit copié dans la Lune au moyen du daguerréotype », *Parisiana*, janvier-février 1841, p. 83-91.

⁴⁴ Jacques Bujault, « Voyage dans la Lune », in *Œuvres*, recueillies et précédées d'une introduction de Jules Rieffel, Paris, Félix Malteste, 1845, p. 200.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 203.

« Manuscrit », il n'est simplement pas précisé. Mais à la fin du XVIII^e siècle et dans les premières décennies du XIX^e, l'aérostation et la précision croissante de l'observation astronomique, relayée bientôt par la photographie, tirent le voyage lunaire, et quand même il demeurerait chimérique ou utopiste, vers le voir et vers le réel.

En 1783 ont lieu les premières ascensions en ballon. L'engouement pour ces « globes aérostatiques » est inouï. Les envols deviennent, et pour longtemps, des spectacles, spectacles politiques et philosophiques, montrant l'empire de l'homme sur le monde. Et le voyage vers la Lune apparaît comme un prolongement des vols aérostatiques. Un texte de 1784, *Le Siècle des ballons, satire nouvelle* (daté de « l'an du Monde 5784 » à « Ballopolis »), œuvre d'Aglaé Salverte, évoque déjà ironiquement cette possibilité de monter jusqu'aux comètes et à la Lune⁴⁶. Et le ballon devient en effet, au cours du XIX^e siècle, dans la fiction, le véhicule privilégié des expéditions lunaires. On sait d'ailleurs que le modèle de Michel Ardan, héros français de *De la Terre à la Lune*, c'est Nadar, aéronaute et pionnier de la prise de vues aériennes.

Le voir et la vérité

Un événement semble cristalliser cette évolution du voyage lunaire vers le réalisme visuel. En août 1835, le journal new-yorkais *The Sun* publie une série d'articles⁴⁷ rendant compte des observations faites par Sir John Herschel depuis le Cap de Bonne-Espérance grâce à un nouveau télescope, « observations aussi précises que si elles eussent été faites à la surface de notre Terre⁴⁸ ». Ces articles sont immédiatement traduits et publiés en français. Ils font grand bruit : John Herschel y décrit toute une faune lunaire, notamment des hommes-chauves-souris, qui font aussi l'objet de représentations figurées. Il s'agit bien entendu d'un canular, très tôt dénoncé. Son auteur, Richard Adams Locke, reconnaît d'ailleurs rapidement la supercherie. Il semble pourtant que, dès lors, un doute vague subsiste et, en tout cas, l'idée que la Lune est désormais proche et connaissable comme la Terre, que des signes de vie pourraient même y être observés, demeure. Les scientifiques, d'une manière générale, nient qu'il puisse y avoir de la vie sur la Lune, et les journaux relaient en général cette conviction. Mais un Camille Flammarion, dans son zèle à soutenir la thèse de la pluralité des mondes habités, entretient le doute

⁴⁶ Aglaé Deslacs d'Arcambal Salverte, *Le Siècle des ballons, satire nouvelle*, Paris, 1784.

⁴⁷ « Great astronomical discoveries lately made by Sir John Herschel, L.L.D, F.R.S, etc. at the Cape of Good Hope », *The Sun*, New York, 25-31 août 1835.

⁴⁸ *Publication complète des nouvelles découvertes de Sir John Herschel dans le ciel austral et dans la Lune*, Paris, Masson et Duprey, 1836, p. 3.

sur l'habitabilité de la Lune, en soutenant qu'on ne peut pas exclure que des formes de vie absolument différentes de ce que nous connaissons y soient présentes. Surtout, si la raison conteste la possibilité d'une vie lunaire, l'imagination la suppose au contraire avec constance.

Les récits lunaires sont ainsi non seulement étroitement associés au *voir*, mais, par là même, ils sont aussi aux prises avec la *vérité*, avec laquelle ils entretiennent des relations ambiguës, on l'a vu, et si profondément ambiguës qu'elles demeurent telles même après qu'on est sorti de la période de relative incertitude dont il a été question jusqu'ici. Qu'on nous permette, pour l'établir, d'excéder un instant nos limites chronologiques : à la grande supercherie de 1835 (*The Great Moon Hoax*) répond, comme en miroir, les théories complotistes à propos des expéditions lunaires américaines. La réalité de la marche de Neil Armstrong et de Buzz Aldrin sur le sol de la Lune ont été mises en doute à partir d'un certain nombre de prétendus indices et l'authenticité des images de la mission Apollo 11 a été contestée : on a soutenu qu'elles avaient été tournées sur Terre, en studio. En 2002, un cinéaste français, William Karel, a réalisé un documentaire, *Opération Lune*⁴⁹, qui, à partir de témoignages (d'Henry Kissinger, de Donald Rumsfeld, de personnalités de la C.I.A., etc.) soutenait la thèse selon laquelle le président Richard Nixon, redoutant que les Soviétiques ne parviennent sur la Lune avant les Américains, aurait demandé à Stanley Kubrick, qui venait de tourner *2001 Odyssée de l'espace*, de réaliser les images d'une fausse expédition sur la Lune. Les témoins de cette supercherie auraient été ensuite éliminés par la C.I.A. Le documentariste, bien entendu, entendait seulement démontrer qu'un montage habile permettait d'étayer une thèse pour le moins douteuse de façon convaincante ; les propos de Kissinger, de Rumsfeld, de la veuve de Kubrick étaient bien authentiques, mais ils ne s'appliquaient nullement aux expéditions lunaires, et, associés à de faux témoignages énoncés par des comédiens, ils prenaient une tout autre signification. Il s'agissait donc d'une supercherie affichée sans ambiguïté à propos d'une supercherie supposée et imaginaire. Pourtant, les complotistes ont récupéré le documentaire à l'appui leurs thèses⁵⁰. La complexité, l'indétermination, l'ambiguïté des relations entre les représentations visuelles de la Lune et la vérité ne sont donc, semble-t-il, nullement circonstancielles.

⁴⁹ William Karel, *Opération Lune*, Paris, PDJ production, 2002. Le film est disponible sur You Tube sous le titre *Ont-ils vraiment marché sur la Lune ? 1. Les Révélations*, complété par un entretien avec le réalisateur, *Ont-ils vraiment marché sur la Lune ? 2. Et maintenant la vérité*.

⁵⁰ Comme on peut aisément le vérifier sur la Toile.

Jeu de miroirs

À partir du *Great Moon Hoax* de 1835, le jeu de miroirs entre la Terre et la Lune, sur lequel reposaient les anciens récits allégoriques, prend une tout autre portée. On voit désormais la Terre de loin, et la Lune de près : une équivalence, cette fois concrète, visuelle, s'établit, qui est presque une interchangeabilité. Mais ce jeu est antérieur à la mystification new-yorkaise. En 1806, dans *Le Pied de Mouton* (la première de ces féeries parodiques riches en trucs qui furent très prisées tout au long du XIX^e siècle et que le cinéma de Méliès, d'ailleurs, prolonge), à la fin de l'acte II, Nigaudinos trouve un chapeau :

(Il place sur sa tête le chapeau, qui se change en un gros ballon ; Nigaudinos est enlevé) Aïe ! aïe ! au secours ! vlà que je m'envole⁵¹ !

Au début de l'acte suivant, Nigaudinos revient sur terre et raconte son aventure :

Nigaudinos : J'ai vu la terre pas plus grosse qu'une noisette. [...] Voilà que sans débrider j'arrive à la lune.

Les paysans : Il a vu la lune.

Nigaudinos : Oui, j'ai vu la lune, mon gas, et de bien près, encore !... [...]

Lazarille : Les habitants de la lune devaient être bien étonnés ?

Nigaudinos : Les lunatiques. Ah ! je t'en réponds. Ils ouvraient tous des grands yeux : oh quand je dis tous, il y en avait un qui n'en ouvraient que de petits... Ils me parlaient un baragouin que je n'entendais pas⁵²...

Emporté par le vent, Nigaudinos est jeté « au milieu d'un tas de planètes, d'étoiles, de comètes⁵³ » avant de redescendre sur la Terre. Mais l'important, ici, est qu'il l'ait vue « pas plus grosse qu'une noisette ».

En 1820, dans son théâtre pour enfants, M. Comte donne *La Lanterne magique dans la Lune*, « proverbe mêlé de physique ». Arlequin, qui négligeait tout pour contempler la Lune, est invité par Phœbé à séjourner chez elle. Il lui demande :

...quel est ce grand globe de feu que je vois là-bas ?

[Phœbé] C'est la terre. Elle paraît en feu parce qu'elle réfléchit les rayons du soleil, elle est pour ma planète ce que ma planète est pour elle.

[Arlequin] Ah ! de sorte qu'il fait à présent clair de terre⁵⁴.

⁵¹ Alphonse Martainville et César Ribié, *Le Pied de mouton*, mélodrame féerie-comique en trois actes à grand spectacle représenté pour la première fois à Paris, au théâtre de la Gaîté, le 6 décembre 1806, Paris, chez Mme Masson, 1807, p. 35.

⁵² *Ibid.*, p. 37.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ *La Lanterne magique dans la Lune*, proverbe mêlé de physique pour le spectacle de M. Comte, 1820, Archives nationales, F18 1519.

Et le « clair de terre », image même de la réciprocité entre la Terre et la Lune, devient un *topos* visuel et littéraire, que l'on trouve bien sûr chez Verne, chez Offenbach ou, à plusieurs reprises, dans les ouvrages de Camille Flammarion⁵⁵ mais aussi dans bien des productions plus modestes.

Ainsi, dans une « pièce fantastique », pour marionnettes, donnée au Théâtre miniature en 1875, *Le Voyage d'Arlequin dans la Lune*, Coppélius, savant lui aussi obsédé par la Lune, dialogue avec son serviteur Arlequin :

Coppélius : De la lune on voit la terre, comme de la terre nous voyons la lune ; et pour les habitants de cette planète, notre globe qui réfléchit également la lumière du soleil est un flambeau qui les éclaire la nuit et leur rend par conséquent le même service que nous rend le leur.

Arlequin : [...] Si bien, alors, monsieur, que la terre est la lune de la lune.

Coppélius : Précisément⁵⁶.

Et à la fin de la pièce, alors qu'on regarde *la Terre* tous les personnages s'écrient : « Oh ! la lune ! la lune, dans son plein, quel splendide spectacle⁵⁷ ! ».

Et cette possibilité de voir la Terre depuis la Lune est, en quelque sorte, entérinée par des manuels scolaires d'astronomie qui suscitent cette image, en particulier pour expliquer le phénomène de la lumière cendrée⁵⁸. Ils supposent explicitement des observateurs placés sur la Lune. On lit ainsi dans le *Cours élémentaire d'astronomie* de Delaunay, en 1853 : « Pour un observateur placé sur la lune, la terre doit présenter des phases entièrement pareilles à celles que la lune nous présente⁵⁹ » ; et dans les *Leçons de cosmographie à l'usage des lycées et collèges*, de Guilmin, la même année : « ...l'hémisphère terrestre éclairé par le soleil présenterait à un habitant de la lune des phases semblables à celles que la lune présente à un habitant de la terre⁶⁰ ».

⁵⁵ Le thème du « clair de terre » est souvent traité par Camille Flammarion, qui illustre à plusieurs reprises son propos de gravures représentant la Terre vue de la Lune (dans *Astronomie populaire*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1881, p. 201, ou dans *Astronomie élémentaire*, Paris, Ligue franco-américaine de l'enseignement, 1892, p. 79).

⁵⁶ Charles Grou, *Le Voyage d'Arlequin dans la Lune*, pièce fantastique en trois actes représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre miniature, le 31 décembre 1875, Archives nationales, F18 1349 A.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ Le phénomène de la lumière cendrée est demeuré longtemps mystérieux. Il se produit tout au début ou tout à la fin d'une lunaison, lorsque le croissant de lune est extrêmement fin et très brillant, mais que le reste de la surface de la lune reste très légèrement éclairé ; c'est la lumière renvoyée par la Terre qui produit cette clarté. Cette explication, donnée par Michael Maestlin à l'extrême fin du XVI^e siècle, fut reprise dans les années suivantes par son disciple Kepler, puis par Galilée. Elle ne fut cependant pas acceptée d'emblée et fut notamment contestée, au XVII^e siècle, par les aristotéliens.

⁵⁹ Charles Delaunay, *Cours élémentaire d'astronomie, concordant avec les articles du programme officiel pour l'enseignement de la cosmographie dans les lycées*, Paris, Langlois et Leclercq, 1853, 5^e éd. Paris, Garnier frères et Victor Masson et fils, 1870, p. 375.

⁶⁰ Adrien Guilmin, *Leçons de cosmographie : à l'usage des lycées et collèges et de tous établissements d'instruction publique*, Paris, Auguste Durand, 1853, 4^e éd., 1860, p. 189.

Cette réciprocité supposée des regards, ce jeu de reflets, cette symétrie donnent lieu à bien des variations, dont il faut dire que, souvent, elles rappellent beaucoup les fantaisies anciennes, mais peut-être avec une gravité nouvelle, un poids de réalité.

En 1875, les Sélénites d'Offenbach croient la Terre inhabitable, parce qu'elle est « totalement dénuée d'atmosphère⁶¹ ». Dans la revue *De la Lune à Paris !*, l'année suivante, le roi Lunator dit : « Terre ou Lune... va... pas de différence⁶² ». Et la mère Angot, en effet, invitée à regarder à travers un « tube monstre⁶³ » (un « tube hercule⁶⁴ »...) voit « la terre comme si [elle] y étai[t]⁶⁵ ».

Arlequin, chez M. Comte, se voyait offrir la possibilité de voir la Terre, grâce, non à une lunette, mais à une sorte de lanterne ou de miroir magique⁶⁶. Ce qui se passait chez lui à son insu lui apparaissait alors (Colombine courtisée par des voisins, mais encore fidèle), et son propre aveuglement lui était révélé (il délaissait en effet sa compagne pour observer la Lune). Observer la Terre depuis la Lune, ce n'était plus s'égarer, mais découvrir la vérité des autres et de soi-même.

L'identité supposée de la Terre et de la Lune conduit pourtant aussi à des illusions : dans *Bonardin dans la Lune*, en 1830, Bonardin, atterrissant à Charenton en ballon, se croit sur la Lune⁶⁷, ce qui donne évidemment lieu à des quiproquos. À l'inverse, dans *Le Voyage de la Lune à Paris*, aux Funambules, en 1876, Crétinard, débarquant sur la Lune (en ballon, lui aussi) se croit en Chine⁶⁸.

Écarts et inversions

Le plus souvent, il y a pourtant, entre la Terre et la Lune, des différences, tantôt mineures, parfois presque inapparentes, tantôt considérables, et qui peuvent aller jusqu'à l'inversion des proportions ou des valeurs.

⁶¹ *Le Voyage dans la Lune*, op. cit., p. 40.

⁶² Cormon, Calixte et Ghédé, *De la Lune à Paris ! ou La mère Angot dans la Lune*, revue représentée pour la première fois à Paris au théâtre Lafayette le 22 janvier 1876 sous le titre *Madame Angot dans la Lune*, Archives nationales, F18 1223.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ *La Lanterne magique dans la Lune*, op. cit.

⁶⁷ Honoré, op. cit., p. 13.

⁶⁸ Hippolyte Demanet, *Le Voyage de la Lune à Paris*, fantaisie-revue, représentée pour la première fois à Paris au théâtre des Funambules en janvier 1876, Archives nationale F18 1095.

Dans une chanson de 1868, *Voyage dans la Lune*⁶⁹, d'Alcide Genty, le narrateur se rend sur la Lune en ballon, en compagnie de Nadar. La Lune ressemble beaucoup à la Terre, mais...

Ce que j'ai vu m'a semblé fort étrange.
En-ce pays, pourtant civilisé,
Tout amoureux trouve dans un cœur d'ange
Un amour vif et désintéressé
[...]
Ce beau pays ne connaît pas la guerre ;
[...]
Point de procès ; partant, point de rancune ;
Des cœurs ouverts, dévoués, généreux ;
Des amis vrais... Ah ! qu'on serait heureux
D'avoir des amis dans la lune !
On rougirait de ne pas savoir lire :
Aussi voit-on des journaux fort nombreux,
Ne disant rien quand ils n'ont rien à dire,
N'ayant jamais de querelles entre eux⁷⁰ ...

L'idée d'une société sélénite assez comparable à la société terrestre mais perfectionnée ou idéale, est récurrente ; elle est particulièrement développée dans deux romans de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Alfred Driou est l'auteur, assez oublié, de nombreux ouvrages, principalement destinés à la jeunesse. Il était prêtre et éducateur, et ses livres, toujours instructifs et moralisateurs bien que non dénués d'humour, portent la marque de cet état. C'est notamment le cas de ses *Aventures d'un aéronaute parisien dans les mondes inconnus*. Le narrateur s'étant élevé en ballon est abordé par un autre aéronaute qui est un Lunien. Il est vêtu d'un burnous et de cothurnes, et on apprend bientôt qu'il a cinq mille huit cent cinquante ans. Cet âge et même ce costume s'expliquent lorsque l'on comprend que la Lune est en réalité le Paradis perdu, l'Éden perpétué : car l'Adam et l'Ève luniens n'ont pas commis le Péch^e originel. La société sélénite est donc idéale, et sa description, qui constitue évidemment une critique de la société terrestre, rend un son étonnamment moderne. Les Luniens connaissent les hommes et les plaignent, et Stella, la jeune fille de l'aéronaute Mikaël brosse une peinture très sombre de la vie sur Terre :

Hélas ! reprit Stella, je n'abaisse pas une fois les yeux sur votre pauvre planète, infortuné Terrien, que je n'y voie le sang, le meurtre, le pillage, la guerre, la rapine, l'incendie... La guerre, vos guerres même les plus justes, y a t-il rien de plus odieux ? [...] Oui, j'ai horreur de votre globe : il sue la mort ; il sent l'agonie ; on n'y

⁶⁹ Alcide Genty, « Voyage dans la Lune », in *Le Caveau*, Paris, Ch. Grou, 1868, p. 106-108.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 107.

entend que le rôle. Partout ce ne sont qu'abattoirs, cirques, arènes, colysées, victimes, supplices, convulsions, sanglots, gémissements, détresse et mort⁷¹ !

Pacifiste et non-violente, Stella est aussi, par anticipation, adepte de l'écologie profonde et du végétalisme intégral :

Aux oiseaux vous prenez leurs plumes, aux brebis leurs toisons, aux bêtes fauves leurs fourrures.

Vous n'avez de vêtements que ce que vous en donnent le trépas, l'agonie, la géhenne d'êtres créés et qui eussent été heureux de vivre. Les pelleteries qui cachent vos mains, les cuirs qui enveloppent vos pieds, c'est la mort qui vous les donne. Vos aliments les plus simples, comme les délices de vos tables, c'est à la mort que vous le devez. Voulez-vous des plaisirs ? On peut être sûr que ce sera au détriment de vos semblables, par le danger, par la douleur, par la vie, par le sang d'êtres faits pour l'ornement du monde⁷².

Le monde lunaire, pur de tout péché, ne connaît au contraire que l'amour, « la sérénité, le calme, la paix, la santé, un printemps perpétuel et l'immortalité⁷³ ». Et survolant la Terre à son retour, le narrateur ouvre les yeux sur ses beautés naturelles mais aussi sur les horreurs humaines, la violence, la guerre, la colonisation, l'esclavage...

Dans le récit de Pierre de Sélènes paru en 1896, *Un monde inconnu. Deux ans sur la Lune*, qui, on l'a dit, prolonge ceux de Jules Verne, les Terriens découvrent une société sélénite souterraine, installée sur les bords d'une mer grande comme la Méditerranée. Société idéale, là encore, qui s'apparente, par certains aspects, à celle décrite par Alfred Driou, mais, par d'autres, à une sorte de totalitarisme doux. Là non plus, pas de violence ; même les animaux sont sans griffes, sans dents, sans dards. La lumière est permanente, la température constante, la propriété inconnue, il n'y a pas de transactions, pas de salaires, pas de monnaie, pas de bureaucratie, pas de mensonges, pas de meurtres, peu de maladies. La religion est réduite à la simple adoration d'une Intelligence souveraine, mais il n'y a pas de temples. La technique est très avancée (on utilise abondamment l'électricité). Tout cela est facilité par le fait que les Sélénites n'ont pas besoin de manger, ils se nourrissent de l'air. Tout de même, dans cette société sans conflits, il y a une hiérarchie : il y a les Diémides, qui travaillent, mais l'acceptent avec joie, et les Méolicènes, qui forment une sorte d'aristocratie non-héréditaire ; au sommet de la société, des Sages omniscients, un Conseil suprême qui élit un chef de l'État à vie. « Tout était simple, tout était noble, tout était grand⁷⁴ ».

⁷¹ Alfred Driou, *Aventures d'un aéronaute parisien dans les mondes inconnus*, Limoges, Charles Barbou, 1856, p. 85.

⁷² *Ibid.*, p. 83.

⁷³ *Ibid.*, p. 144.

⁷⁴ Pierre de Sélènes, *op. cit.*, p. 127.

Cette civilisation rêvée est donc, là aussi, l'inverse de la société terrestre, celle de la Troisième République, sans doute, en l'occurrence, avec ses conflits, ses partis, ses élections, sa violence. Et non seulement ce récit est assez clairement antirépublicain, mais la société qu'il décrit, tout en empruntant des éléments aux utopistes du XIX^e siècle, est, à bien des égards, préfasciste (la violence en moins, puisque, dans cette société réputée parfaite, elle n'est pas, ou n'est plus, nécessaire).

Ces deux utopies, en invertissant les mœurs et les pratiques des sociétés où elles sont apparues, en produisent une critique sérieuse. Mais l'inversion est aussi, comme on sait, un des grands ressorts du comique, et c'est plus souvent de ce genre que relèvent les descriptions de sociétés sélénites, contre-épreuves des sociétés humaines.

Ainsi, dans *Le Voyage* d'Offenbach, en 1875, on ignore tout, sur la Lune, de l'amour, qui cependant, selon le prince terrien Caprice, « est partout⁷⁵ »... Aussi, lorsqu'il déclare sa flamme à Fantasia la Sélénite, ne comprend-elle rien... jusqu'à ce qu'elle se sente « plus légère, / Et sans savoir pourquoi ! » et que, à sa question « D'où vient donc ce changement-là ? » Caprice lui réponde : « De l'amour ».

Les rapports sociaux peuvent aussi être inversés, sur la Lune d'Offenbach : un conseiller qui a pris sur ses propres deniers pour renflouer les caisses de l'État est immédiatement congédié ; on récompense un lauréat, non en lui donnant une décoration, mais en lui arrachant celle qu'il a⁷⁶...

D'autres œuvres dramatiques usent des mêmes procédés : dans *De la Lune à Paris*, le roi Lunator cire ainsi lui-même ses bottes, sous le regard de son nouveau valet⁷⁷. Dans *Un homme blanc dans la Lune*, représenté au café-concert de l'Harmonie, en 1878, les femmes gouvernent et les hommes font la cuisine, reprennent les bas, sont d'ailleurs bannis⁷⁸... On reconnaît l'inversion des rôles décrite par Jacques Bujault, mais elle constitue aussi une figure récurrente du théâtre de café-concert et du premier cinéma comique⁷⁹.

L'inversion peut être plus systématique : en 1839, dans le récit de l'expédition lunaire inséré dans *Les Aventures de Robert-Robert* de Louis Desnoyers, toutes choses sont inversées. Les éléphants, les bœufs, les chevaux sont minuscules, mais

⁷⁵ *Le Voyage dans la Lune*, op. cit., p. 66.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 60-61.

⁷⁷ Cormon, Calixte et Ghédé, op. cit.

⁷⁸ Henri Auger-Beaulieu et Auguste Villiers, *Un homme blanc dans la Lune*, représenté au concert de l'Harmonie en 1878, F18 1391.

⁷⁹ Parmi les films, on peut citer Alice Guy, *Les Résultats du féminisme*, Gaumont, 1906, *Le Ménage Dranem*, Pathé, 1912, mais aussi Segundo de Chomón, *Le Voyage dans la lune*, Pathé, 1909.

les passereaux et les souris énormes ; les cigales, les papillons, les mouches sont « d'une taille colossale et d'un caractère excessivement féroce⁸⁰ » ; une meute de lièvres poursuit un bouledogue, un troupeau de loups ou de tigres est gardé par un mouton ; l'or ne vaut rien mais le fer est recherché ; il pleut d'excellent vin et les bornes fontaines laissent couler « des flots de ratafia, d'eau-de-vie, de punch⁸¹ », mais l'eau est si rare qu'elle fait l'objet de contrefaçons... C'est du moins le témoignage que livre le cousin Laroutine, l'explorateur de la Lune, avant d'être enfermé à Charenton ; ces inversions relevaient donc peut-être d'une forme de folie. C'est là encore un exemple de ces épilogues de récits lunaires qui laissent entendre (mais généralement, comme ici, en laissant place au doute) que le voyage pourrait bien n'avoir été qu'un rêve, une hallucination ou un accès de folie.

Folie et altérité

Il est vrai que les habitants de la Lune sont alors souvent appelés *Lunatiques*, *Sélénites* ne se généralisant qu'à la fin du siècle. Un lunatique est un malade atteint de folie périodique ou d'épilepsie, notamment dans les Évangiles⁸² ; c'est au moins un personnage fantasque, extravagant, qui subit l'influence de la lune changeante. Aussi, nombre de récits de voyages lunaires sont-ils hantés par la folie, soit qu'on suggère qu'un fou les raconte, soit qu'on y croise des fous, soit encore qu'ils soient l'occasion de quelque réflexion sur la folie des hommes.

On peut songer ici aux aventures du baron de Münchhausen, dont plusieurs versions furent livrées aux lecteurs français à partir des années 1840⁸³. Le baron (mais ce ne sont là que deux de ses innombrables aventures) se rend une première fois sur la Lune en escaladant un gigantesque plan de fève, une seconde dans un navire emporté par des vents violents. Sur la Lune, les mouches sont grosses comme des moutons et les armes des habitants sont ordinairement des raiforts ou, la saison des raiforts passée, des tiges d'asperge. Le baron croise des

⁸⁰ Louis Desnoyers, *Aventures Robert-Robert et de son fidèle compagnon Toussaint Lavenette*, Paris, Hortet et Ozane, 1839, rééd. Paris, Garnier frères, 1863, p. 275.

⁸¹ *Ibid.*, p. 288.

⁸² « Seigneur, aie pitié de mon fils : il est lunatique et souffre beaucoup ; il tombe souvent dans le feu ou dans l'eau », Mt, xvii, 14.

⁸³ L'histoire des éditions des *Aventures* du baron de Münchhausen, et notamment celle des éditions françaises, est complexe. Le texte de référence est tantôt celui de l'anglais Rudolf Erich Raspe, tantôt celui, traduit du premier mais très enrichi, des allemands Kästner, Bürger et Lichtenberg. La première édition en français paraît, semble-t-il, à Bruxelles en 1840, chez Charles Muquardt ; elle est reprise en 1842 pour l'édition parisienne, publiée par Charles Warée ; la traduction la plus célèbre est celle Théophile Gautier fils (Kästner, Bürger et Lichtenberg, *Aventures du baron de Münchhausen*, traduction de Théophile Gautier fils, illustrations de Gustave Doré, Paris, Furne, 1862). Mais il y eut bien d'autres éditions, traductions ou adaptations : *Aventures et Mémoires du baron de Münchhausen*, imitées de l'allemand par J. Levoisin [pseudonyme de Jules Girardin], Paris, Hachette, 1879 ; *Voyages et aventures du baron de Münchhausen*, édition enfantine, Paris, Jouvett & Cie, 1883 ; *Voyages du baron de Münchhausen*, nouvelle adaptation par Hannedouche, Paris, Lecène, Oudin & Cie, 1894, etc.

habitants de Sirius qui ont des têtes de bouledogue ; ils ont les yeux placés au bout du nez, et ils les couvrent de leur langue pour dormir. Quant aux habitants de la Lune, ils portent leur tête sous le bras mais peuvent aussi bien la laisser chez eux lorsqu'ils voyagent... On n'est pas, ici, dans l'inversion, mais dans l'absurde et dans la folie. On ne sait si l'authentique baron de Münchhausen était un aimable fabulateur ou un véritable mythomane, mais le récit de ses aventures, notamment celui de ses escapades lunaires, s'apparente à un discours délirant.

La nouvelle d'Alexandre Dumas, « Un voyage à la lune⁸⁴ » est explicitement associée à la démence. On sait d'emblée, en effet, que le narrateur, Mocquet, est à demi fou : il croit absolument qu'il a vécu ce qu'il a seulement rêvé, notamment son aventure lunaire, son ascension sur le dos d'un aigle, sa rencontre avec « l'homme de la lune », sa chute, son sauvetage par des oies sauvages...

Dans *Bonardin dans la Lune*, Bonardin, lui-même monomaniacque, rencontre à Charenton un fou évadé, qu'il prend évidemment pour un habitant de la Lune (puisqu'il croit y être, on l'a dit) ; aussi ne s'étonne-t-il pas de l'extravagance des propos de celui qui se présente comme « le fameux Banbaribrouck⁸⁵ » lorsqu'il lui propose lui succéder comme « grand visir⁸⁶ » et de jouir d'une immense fortune.

Et la folie semble rôder tout au long du *Roi de la Lune*, justement sous-titré « vaudeville lunatique » : le roi se nomme Coco-fêlé XXIV, et une bague qui rend fou intervient dans l'intrigue : un personnage au doigt duquel on l'a passée se met à rire aux éclats ou à crier : « Boum ! boum ! boum ! ». La pièce se conclut par une chanson qui proclame :

Vous vous êt's dit : ce drame est fantaisiste,
Parole d'honneur, c'est trop fort de café !
Et cependant, il n'est que réaliste,
Chacun sur Terre a le coco fêlé⁸⁷ !

Dans *De la Lune à Paris*, Rasibus ne dit pas autre chose, lorsque, observant la Terre avec un télescope, il la compare à « un immense établissement de fous⁸⁸ ».

Mais on l'a vu, les Lunatiques sont pourtant, au théâtre ou dans les romans, assez analogues aux Terriens, ils ont forme humaine, mais sont seulement plus avancés, ou bien ils sont décalés, bizarres. Ils ont du dégoût ou de la commisération pour les Terriens, ils en redoutent parfois la mauvaise influence, mais ils sont rarement très

⁸⁴ Alexandre Dumas, « Un voyage à la lune », *Causeeries*, Bruxelles, Office de publicité, Leipzig, A. Durr, 1857, p. 165-197.

⁸⁵ Honoré, *op. cit.*, p. 25.

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ Jules Dornay et Xavier de Montépin, *Le Roi de la Lune*, vaudeville lunatique en cinq actes, représenté pour la première fois à Paris au théâtre du Luxembourg le 4 octobre 1865, Paris, Michel Lévy frères, 1865, p. 27.

⁸⁸ Cormon, Calixte et Ghédé, *op. cit.*

hostiles. S'ils le sont, ils gardent un aspect modérément effrayant, comme celui d'une sorte de samouraï dans le récit dessiné d'Henry Émy, le *Voyage de Mr L'Essoufflé dans la Lune*⁸⁹. Les unions entre un Terrien et une Lunatique ne sont d'ailleurs pas rares. C'est seulement autour de 1900, semble-t-il, que les Sélénites, quand ils ne sont pas supérieurs comme dans le récit de Pierre de Sélènes, deviennent infréquentables, hideux, inhumains, comme dans cette histoire dessinée, *Voyage dans la Lune avant 1900*⁹⁰, dans laquelle M. Baboulifich et son domestique Papavoine rencontrent des Lunatiques cyclopiens aux pieds fourchus qui, s'ils ne sont guère agressifs, les effraient, et surtout une série de monstres épouvantables et hostiles, moules géantes renfermant des lézards aux yeux rouges, oiseaux et chiens gigantesques et griffus, ours cornus, énormes araignées volantes... Et les soldats Sélénites du *Voyage* de Méliès, à têtes d'oiseaux et pinces de crabe, se proposent de massacrer Barbenfouillis et ses compagnons. Les Sélénites sont en somme devenus des *aliens*.

Archaïsmes

Mais longtemps, amicaux, un peu excentriques, ils avaient été les frères des Terriens. Ils avaient été aussi très souvent leurs pères ou leurs ancêtres. On se souvient que le Mikaël d'Alfred Driou avait cinq mille huit cent cinquante ans ; autrement dit, selon les critères de l'auteur, il était presque aussi vieux que le monde ; aussi en connaissait-il l'histoire entière :

Je date de quelque cinquante ans après la création du monde. J'ai vu Adam et Ève dans le paradis terrestre ; j'ai vu Caïn tuer son frère Abel ; j'ai vu Noé ; j'ai vu le déluge... Vous accepterez donc que je vous dise avoir connu tous les peuples du Monde ancien⁹¹.

D'une manière générale, au théâtre ou dans les représentations figurées, les Sélénites semblent vivre dans une sorte d'Ancien Régime de fantaisie. Leurs costumes hésitent entre Moyen-Âge, Renaissance et XVIII^e siècle, comme dans telle planche d'Épinal de 1891 intitulée *Voyage dans la Lune*⁹². Et l'on croise, sur la Lune, des rois et des reines, des chambellans, des échansons, des fermiers des taxes et des impôts, des astrologues... Il en va de même dans les films de Méliès. « Tu ne sais donc pas qu'à Paris en une heure, il y a plus de changement que dans ta lune

⁸⁹ Henry Émy, « Le Voyage de Mr L'Essoufflé dans la Lune », *Les Gaietés parisiennes. Album comique*, Paris, Hauteœur frères, 1840, p. 40.

⁹⁰ A. de Ville d'Avray, *Voyage dans la Lune avant 1900*, Paris, Jouvett, s. d. [ca 1900].

⁹¹ Alfred Driou, *op. cit.*, p. 69.

⁹² *Voyage dans la Lune*, imagerie d'Épinal, n° 416, Pellerin & Cie, s.d. (1891).

pendant des siècles⁹³ ? » dit la mère Angot au roi Lunator. Le présent de la Lune, c'est le passé de la Terre, bien plus que son avenir, malgré les techniques avancées dont elle bénéficie parfois. C'est une espèce d'Âge d'or, un temps sans progrès et sans fièvre, sinon sans histoire...

-

Ce voyage vers la Lune, dont on pouvait croire qu'il avait procédé, au XIX^e siècle, d'un désir de conquête d'espaces redoutables, peut-être hostiles, mais neufs, et qu'il préfigurait, imaginaire encore, un futur espéré, fut peut-être, longtemps, autre chose. La Lune comme lieu du tout autre, il n'y a guère que Flammarion qui l'imagine, et encore, par principe et sans trop y croire. Ces voyages, c'est moins un désir de voyager qui les inspire qu'un désir de voir, et de voir la Lune, sans doute, mais aussi, fictivement, de voir la Terre depuis la Lune, la Terre, ronde et flottant dans l'espace, étrange, et d'en rêver, l'avenir, mais aussi bien le passé...

La Lune est ainsi le lieu des contraires, le miroir de la Terre, son histoire et son futur, une Terre inversée, sauvage ou idéale, tantôt plus folle et tantôt plus sage. Ces désirs, en tout cas, pour contradictoires qu'ils paraissent, se superposent et s'entrecroisent. Ainsi, alors que, vers 1900, dans les images de Ville d'Avray ou dans celles de Méliès, la Lune est peuplée d'êtres bizarres et hostiles, elle apparaît, un peu plus tard, sur les cartes postales humoristiques éditées lors d'un passage de la comète de Halley qui faisait redouter la fin du monde pour le 19 mai 1910, comme un refuge possible, aimable et accueillant.

⁹³ *De la Lune à Paris, op. cit.*

PLAN

- Rêveries d'un Autre Monde
- La Lune à un mètre
- Observation obsessionnelle
- Satire et fantaisie
- Aérostation
- Le voir et la vérité
- Jeu de miroirs
- Écarts et inversions
- Folie et altérité
- Archaïsmes

AUTEUR

Patrick Désile

[Voir ses autres contributions](#)

CNRS